

*Je vais sans montre et sans chrono-maître.
Peu me chaut d'avoir l'heure, j'ai le temps.*

Le Point sublime

La joie d'atteindre le Point Sublime oblitère le calvaire de la montée. La dernière goutte de sueur se glisse au frais dans le pli de mon sourire. Mes veines en fête battent sang plein. L'air des hauteurs glace tous les maux. Le semblant-humaniste en oubliera même pendant un moment d'avoir mal aux dents des autres. N'est-ce point sublime ?

Sous mes yeux, partout à la ronde jusqu'aux débordements des horizons, la terre des hommes. Devant moi, une grande table d'orientation fait flèches vers cent cités lointaines. J'ai donc des milliards de frères inconnus par là, par là, par là et par là. J'ai peine à y croire. Vue d'ici, la prétendue fourmilière semble plutôt déserte. Déserte et silencieuse. L'atmosphère ambiante n'a rien à voir avec celle de Cannes ou de Rio. Tant mieux. Je n'ai pas gravi cette montagne en solitaire pour me retrouver au beau milieu des colonies d'otaries de la Croisette ou de Copacabana.

Et si je profitais de cette quiétude mur à mur pour piquer un somme ? La sieste n'est pas un luxe réservé aux chats et aux chanoines. Moi aussi, je peux lézarder en pro, la boule à zéro.

Puisque le vieil adage prétend que qui dort dîne, autant roupiller sur la table. Allez ! Je grimpe sur le marbre. Je m'allonge. Je m'étale. Une botte à Melbourne, une botte à Bujumbura, la casquette à Reykjavik, je ressemble à

coup sûr à une statue hybride d'Alexandre le Conquérant et d'Alexandre le Bienheureux.

Le ciel est pur comme un regard d'enfant et le soleil couleur cuisse-de-nymphe-émue est plus troublant qu'une fille nue à sa fenêtre. À plat-dos sur le nombril du monde, les mains en coussinets derrière la tête, je me délecte. Oubliez-moi, je ne suis là pour personne.

- Alors, jeune homme, on se fait bronzer le dessous des bottes ?

Ça y est ! Ça y est ! Si tu ne vas pas à la plage, la plage viendra à toi !

Je me dévisse le cou pour voir qui vient d'envahir mon champ d'ouïe.

Hohoo ! Oublions la Croisette ! Oublions Copacabana !

Plutôt qu'un string microscopique qui coûte la peau des fesses et qu'un chapeau-parasol griffé Dior, l'intrus porte la culotte de golf de Tintin et la casquette du capitaine Haddock. Le phénomène, qui hissé sur la pointe des pieds ne ferait pas d'ombre à un enfant de dix ans, se planque derrière une hallucinante paire de moustaches gauloises plus large que ses épaules. Y'a pas d'erreur, ce personnage au carré est issu d'un croisement de mines d'Hergé et d'Uderzo.

- Ouf ! Quelle grimette ! Je n'ai plus quatre-vingt ans et ça paraît.

En effet, il a plus de quatre-vingt ans et ça paraît... et ça m'intrigue. Ce vénérable sosie d'Agecanonix n'a pas pu monter jusqu'ici sans potion magique. Impossible.

- Vous arrivez d'où comme ça, monsieur ?

- D'en bas.

- À pied ?

- À petits pas... à très petits pas...

- Pas si petits que ça, tout de même, sinon je vous aurais doublé.

- Difficilement ! Je suis monté par ce versant et vous par l'autre.

Ça se tient. Il doit dire vrai.

- Vous voulez vous asseoir ?

- Volontiers. Attendez que je choisisse ma fenêtre. Tiens, juste ici, avec vue sur Venise.

- C'est beau Venise. Vous connaissez ?

- J'ai vu à la télé.

Il balaie lentement l'horizon avec son bâton de marche.

- Venise, Rabat, Madrid, La Havane, New-York, je ne connais rien de tout ça.

- Rien ?

- Rien. Moi, monsieur, j'ai passé ma vie dans les boîtiers, pas dans les valises.

- Votre vie dans les boîtiers ?

- Soixante ans dans les boîtiers !

- Soixante ans dans les boîtiers ?

- J'étais horloger.

- Je vois... Horloger... Votre vie dans les boîtiers... Et qu'est-ce que vous y avez trouvé dans vos boîtiers ?

- De l'éternité, monsieur ! Dans mes boîtiers, j'ai trouvé de l'éternité artisanale !

- De l'éternité artisanale ?

- De l'éternité artisanale et discrète... tic, tac, tic, tac, tic...

- Tic, tac, tic, tac... D'ac ! Mais, dites-moi, pour entendre battre le cœur de l'éternité, il faut avoir une bonne ouïe ?

- Moi, monsieur, j'ai une ouïe de marsouin. Je peux vous dire à l'oreille si votre montre avance ou recule.

Grande oreille ou grande gueule, ce bonhomme Tic-Tac ? Chose certaine, il a du ressort. Je parie qu'il peut faire coucou sans répit si je le remonte discrètement avec quelques questions artisanales.

- Ça exige des qualités particulières pour être un bon horloger ?

- Il ne faut pas avoir les doigts moites. La sueur fait rouiller les rouages.

- Vous me faites marcher !

- Que non ! Chez moi, en Suisse, les enfants avec des mains sèches deviennent horloger, ceux qui ont les mains humides finissent banquier.

C'est normal. Contrairement aux rouages horlogers, les rouages bancaires ne craignent pas la sueur, ils l'exploitent.

L'œil étincelant comme un cœur d'améthyste, grand-père l'horloge déguste sa chiquenaude aux bailleurs de fonds. Il pince sans rire la visière de sa casquette avant de carder et de torsader à doigts d'expert sa moustache de chanvre.

- Pour devenir un bon horloger, si je comprends bien, il faut naître en Suisse et avoir les mains aussi sèches ou archi-sèches que les chaussettes de l'archiduchesse ?

- Ha ! Ha ! Ha ! Ça aide ! Ça aide mais ça ne suffit pas. Pour être un bon horloger, on a tendance à l'oublier, il faut être honnête. C'est si facile de réparer une montre et de lester la facture en y glissant le changement fictif d'une piécette de quelques grammes. Le client ne peut vérifier votre travail à la loupe. Il vous fait confiance. Après tout, s'il en est un qui doit donner l'heure juste, c'est bien l'horloger.

- On ne saurait mieux dire. Chapeau, monsieur ! Votre réponse me renseigne plus sur vous que sur votre art. J'apprécie.

Je dis vrai. Je lui décernerais bien un prix d'honnêteté. Pas un Nobel. Juste un prix d'homme à homme. Quoiqu'un prix, même modeste, ça fait un peu nez en l'air. J'ai une meilleure idée. Je décapuchonne ma gourde.

- Ah, quelle bonne idée ! Un petit gorgéon d'eau, ça ne se refuse pas !

- Un instant, cette eau est pour les fleurs !

- Pour les fleurs ? Vous voulez rire ?

- Ha ! Ha ! Bien sûr ! Bien sûr ! L'eau, c'est pour nous. Mon toast aussi. Buons aux donneurs d'heure juste sans qui les rapports humains pataugeraient dans la méfiance et la suspicion. À vous l'honneur !

Le camarade pépé tourne sa casquette devant-derrrière, attrape ma gourde, se penche vers l'avant, s'immobilise et se concentre comme un sprinter dans ses starting-blocks. Quel pitre ! Chutttt ! Les anges font le décompte. Trois... deux... un... eau ! Le menton se redresse d'un coup, la tête se renverse, la pomme d'Adam se met sur son trente-six¹, le coude se lève et glouglouglou !

Sapristi, ce qu'il peut s'en mettre dans la panse ! Un vrai Canadair ! Le plein terminé, les moustaches dégoulinantes de gratitude, il me retend une gourde copieusement siphonnée.

- Merci ! Ahhh, l'eau ! L'eau pure ! L'eau purifiante ! Vous voulez que je vous dise, les vendeurs de Coca, il faudrait les tirer à vue.

- Les tirer à vue ?

- Ouais, avec un pistolet !

- Les tirer à vue avec un pistolet ?

- Ouais, les vendeurs de Coca, il faudrait les tirer à vue avec un pistolet... à eau !

J'éclate de rire, d'un rire sonore et contagieux que l'écho attrape et propage à l'infini. La montagne croule sous une salve de « Ha ! Ha ! Ha ! ... Ha !

¹ Au Québec, on se met « sur son 36 » et en Europe « sur son 31 » quand on met ses plus beaux habits.

Ha ! Ha ! ... Ha ! Ha ! Ha ! ... ». Le pistolero à eau accueille ces hommages collatéraux avec la fausse désinvolture des vrais espiègles.

- Quel réflexe ! Vous tirez plus vite que votre ombre.

- Ce n'est pas très difficile, mon ombre est suisse.

Ça y est ! Je ris à nouveau à ventre déboutonné. D'où les sort-il ? Il n'en loupe pas une. Il arrose par petits jets. Et avec une précision de lama, l'animal.

- Ça vous arrive d'être sérieux ?

- Je peux vous confier un secret ?

- Allez-y !

Il scrute les parages pour s'assurer qu'il n'y a pas d'écornifleur, s'approche sur une fesse, place ses mains en cornet et me chuchote à l'oreille.

- J'ai passé l'âge d'être sérieux.

- Vous avez passé l'âge d'être sérieux ?

- Corbleu, il était temps, ce n'est pas drôle d'être sérieux !

- Pas drôle d'être sérieux, si quelqu'un prétend le contraire, ce ne sera ni moi, ni Lapalisse.

Ce double appui au bon sens invite l'aïeul à poursuivre sur sa lancée.

- Si je vous raconte tout ce que je n'ai pas fait quand j'étais sérieux, j'en ai pour mille et un siècles !

- Racontez-moi plutôt ce que vous avez fait, mon petit doigt me dit que ça devrait être plus court.

- Votre petit doigt a raison, le récit de ma vie tient en trois mots : travail, travail et travail. Soixante ans dans les boîtiers. Soixante ans à ne me préoccuper que du temps des autres, soixante ans sans temps libre, sans temps fort, sans temps fou, c'est l'histoire triste et banale de ma vie sans moi. Berger des secondes, des minutes et des heures, je n'ai pas vu le troupeau de mes jours transhumer de l'avenir vers le passé.

Je ne ris plus. Camarade pépé vient de grandir d'un mètre sous mes yeux. Je suis fasciné par sa bouille. Deux grands yeux pistache mordant dans les rayons du soleil. De profondes chaînes de rides par où passe en contrebande une beauté initiale non frelatée. Ce visage est celui d'un enfant fatigué, d'un enfant d'une déconcertante honnêteté. Il en faut une bonne dose d'honnêteté pour reconnaître à l'heure du bilan qu'on a vécu sa vie sans soi.

- Vous êtes pleinement honnête, monsieur l'horloger. Vous avez donné l'heure juste aux autres et voilà que vous vous la donnez à vous-même.

- Corbleu, il est à peu près temps. Pendant toute ma vie, fantôme à l'extrême, je me suis enfoui sous le drap des convenances. On vénérât le travail, j'ai vénéré le travail. Le salut par le travail ! La santé par le travail ! La richesse par le travail ! Et puis quoi encore par le travail ? La vérité, c'est que je me suis bien abusé avec le travail. Je me suis menti comme un arracheur de temps.

- Les temps ont bien changé puisque vous semblez aujourd'hui considérer comme une ânerie ce que vous vénériez hier.

- Attention, le travail en soi n'est pas une ânerie. Il devient une ânerie quand, comme moi, le travailleur accepte d'être un mulet.

- Le mulet a-t-il des remords d'avoir blanchi sous le harnais ?

- Non ! Les remords ne changeraient absolument rien au passé et ils empoisonneraient le présent. Ma vie s'est déroulée comme une fougère, sans bruit et sans heurt, et je me prépare à être pâturage. Alors, comme Montaigne, je regarde, je comprends et je souris. Je comprends que si je me suis tant démené et tant malmené, c'est qu'on m'a appris à bosser mais pas à m'aimer. Pour essayer de remplir le vide que j'avais dans le bide, je me suis gavé de travail.

- Ça a marché ?

- Pensez-vous ! Les interminables journées de travail dissimulent le vide mais ne le comblent pas. Comme bien d'autres miroirs, je suis tombé dans cette chausse-trappe. Résultat : je n'ai commencé à voir clair dans mes rouages internes que le jour où j'ai rangé ma loupe d'horloger.

- C'était trop tard ?

- Trop tard pour le travail, pas pour l'amour. Je ne peux m'aimer à rebours, c'est certain, par contre, pour le peu de temps qu'il me reste au cadran, faites-moi confiance, je vais sourire, je vais rire et je vais vivre avec moi. Vous m'avez bien compris. J'ai passé l'âge d'être sérieux.

- Je vous ai compris et j'en arrive à la même conclusion que vous.

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire que les fantômes qui s'enfouissent sous le drap des convenances et qui se mentent comme des arracheurs de temps, il faudrait tous les tirer à vue avec un pistolet à eau.

L'ex-fantôme éclate de rire. L'écho ouistiti le singe en Hi Fi. Pour l'écho aussi, le sérieux est caduc. Tant mieux, plus on est de fous, plus on rit !

- Quel carnaval, mon jeune ami ! On doit nous entendre jusqu'à Venise.

- C'est bien possible !

- Venise est une cité-citerne alléchante pour les as du pistolet à eau. Si j'étais un brin plus jeune, j'irais à Venise !

- Un brin plus jeune ! Si ce n'est pas malheureux d'entendre ça ! Avec vos yeux pistache, vous serez vert à vie. Venise, c'est juste là, à côté. En sautant dans le premier TGV, vous êtes en gondole demain.

- Vous me mettez l'eau à la bouche ! Un week-end à Venise ! Une folie ! La folie de ma vie !

Le voilà debout. Il remonte ses chaussettes et remet sa casquette devant-devant.

- C'est décidé ! Je vais à Venise ! Vous venez avec moi ?

- Merci de l'invitation mais j'ai rendez-vous ici dans dix minutes avec un dénommé Morphée.

- Je vois. Je file. Le TGV de 19h35 oblige. Au revoir et bon somme !

- Au revoir et bon voyage !

Il repart, comme il est venu, à petits pas... à très petits pas. À ses côtés, son ombre suisse, d'un rachitisme giacométien, donne l'heure solaire. Iront-ils à Venise ensemble ? Prendront-ils le TGV de 19h35 ? Qu'importe ! Mon vieil horloger en or est dorénavant dispensé de donner l'heure juste. Béni soit le hasard artisanal qui nous a fait nous rencontrer.

Je m'étale à nouveau sur la table d'orientation. Une botte à Melbourne, une botte à Bujumbura, la casquette à Reykjavik. La sieste n'est pas un luxe réservé aux chats, aux chanoines et à ceux qui n'ont plus quatre-vingt ans. Tout le monde peut lézarder en pro, la boule à zéro.

- Vive le temps sublime ! Tu as compris, l'écho ? Hip hip hip hourra !

- Hourra ! Hourra ! Hourra ! Hourra ! Hourra ! Hourra ! Hourra...